



HAL
open science

L'ANTICENTRALISME MULTICULTUREL DE LA LIGNE IMAGINOT. ART OCCITAN ET ECHANGE DE L'ESTIME RECIPROQUE

Christophe Traïni

► **To cite this version:**

Christophe Traïni. L'ANTICENTRALISME MULTICULTUREL DE LA LIGNE IMAGINOT. ART OCCITAN ET ECHANGE DE L'ESTIME RECIPROQUE. Lilian Mathieu; Justyne Balasinski. Art et contestation, Presses universitaires de Rennes, pp.47-64, 2006, 9782753502970. halshs-03599097

HAL Id: halshs-03599097

<https://shs.hal.science/halshs-03599097>

Submitted on 8 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANTICENTRALISME MULTICULTUREL DE LA LIGNE IMAGINOT. ART OCCITAN ET ECHANGE DE L'ESTIME RECIPROQUE

Christophe Traïni

Ce texte consacré aux activistes de la Ligne Imaginot vise deux objectifs complémentaires. D'une part, montrer dans quelle mesure l'investissement de soi, aussi bien au profit d'une cause contestataire, qu'en vue de l'édification d'une œuvre artistique, repose sur des processus et procédures d'une seule et même nature. D'autre part, souligner pourquoi l'analyse de l'adhésion des individus à des entreprises collectives militantes ne peut simplement se limiter à relever les discours qui contribuent à l'élaboration de « cadres de perception » partagés. Il s'agira, en d'autres termes, de proposer ici une perspective s'efforçant de dépasser les limites de l'une des approches actuellement prééminentes des travaux consacrés à l'action collective : l'analyse de cadres (*frame analysis*)¹. Cette dernière se caractérise avant tout par des outils visant à rendre compte des dimensions « idéologiques », « symboliques » que l'utilitarisme stratégique du paradigme de la mobilisation des ressources avait trop longuement négligées. Pour ce faire, les promoteurs de cette approche ont emprunté à Erving Goffman la notion de « cadre » (*frame*) par laquelle l'ethnométhodologue désignait, à l'origine, les schèmes d'interprétation qui permettent aux acteurs sociaux d'identifier et de comprendre les situations souvent équivoques auxquelles ils sont confrontés au cours de leur vie quotidienne. Les travaux de William Gamson (1982) ou de David Snow et Robert Benford (1988) ont été ainsi souvent salués pour avoir démontré tout ce que l'action collective contestataire devait à un travail préalable de cadrage favorisant, non seulement l'émergence d'un sentiment d'injustice, mais encore le ralliement des individus aux organisations se proposant d'y remédier. Comme on pourra le constater, de nombreux éléments relevés au sein de la Ligne Imaginot pourraient largement se prêter à cette

¹ Pour une présentation discutée de « l'analyse de cadres », le lecteur pourra se reporter à plusieurs textes en français (Cefaï 2001, Chazel 1996, Fillieule et Péchu 1993, Mathieu 2002).

analyse désormais classique du travail de cadrage propre aux entreprises contestataires. Pourtant, nous nous appliquerons bien plutôt ici à déjouer les biais cognitivistes de ce paradigme de la recherche en plaidant pour une perspective mieux à même d'explicitier ce que la participation des individus à des mobilisations collectives en faveur de causes doit à des processus socialement induits d'ordre affectif. Les conversions aux mots d'ordre contestataires, en effet, loin de résulter exclusivement de préoccupations cognitives (« qu'est-ce qui ne va pas dans ce monde ? »), résultent avant tout des efforts que les individus entreprennent afin d'accéder à une forme d'estime de soi satisfaisante (« En quoi ce que je suis, et fais, peut compter au regard d'autrui ? »). Comme nous pourrions le constater, les ressorts d'une telle quête ne peuvent être compris qu'à condition d'être rapportés à l'histoire de la socialisation et des expériences successives des activistes au sein de configurations sociales contraignantes et parfois même déroutantes.

1. Plusieurs générations d'artistes pour une seule et même cause.

Les écrivains occitans ont pour mission en France de rappeler les intellectuels au sentiment de l'autre. Un autre fondamental, par la langue, et par les réponses qu'il donne aux questions de l'époque, posées à tous [Félix-Marcel Castan, *Manifeste multiculturel (et anti-régionaliste)*, Editions Cocagne, 1984].

À ceux qui pensaient que notre combat était dépassé, à ceux-là, moi, je voudrais simplement faire remarquer qu'ils sont restés sans progresser, pendant que nous on avançait. Culturellement et idéologiquement, je dirais que notre bénéfice est important : Linhà Imaginòt, Fabulous Trobadors et Félix Castan, Bernard Lubat, Ròker Promocion et la Chorma fan avans ! [Jaquette du CD *Commando Fada* des Massilia Sound System].

Née pour faire la jonction entre plusieurs villes françaises en situation multiséculaire de provincialisation, par laquelle leurs habitants se retrouvaient culturellement citoyen de seconde zone, la Linha Imaginòt s'est progressivement étendue, grâce au contenu universalisable de sa stratégie anti-unitariste, tirée de sa stratégie anti-centraliste de départ, à d'autres villes, à d'autres pays, à d'autres pans du monde. Elle n'est ni un parti, ni un syndicat, ni une institution, ni une association. Seulement un concept, que font vivre à leur guise, en toute liberté, ceux qui s'en réclament. Et le titre d'une revue. [Tract *Rencontre de la Ligne Imaginot à Larrazet*, juin 1995].

La Ligne Imaginòt est un réseau de collectifs artistiques et d'associations militantes qui se proposent de dédier leurs activités à la promotion des mots d'ordre du *Manifeste multiculturel (et anti-régionaliste)* publié en 1984 par Félix-Marcel Castan. On peut ainsi dénombrer, parmi ses membres les plus actifs, des groupes de musiques tels les Fabulous Trobadors de Toulouse, les Massilia sound system de Marseille, les Nux vomica de Nice, appartenant tous trois à la mouvance du reggae-raggamuffin-rap. Également originaires du sud de la France, la Compagnie Lubat d'Uzès et les Femmouzes-T de Montauban pratiquent une musique s'inspirant plutôt du jazz et du folk. Sont également affiliées à la Ligne Imaginòt des

associations culturelles telles le Carrefour culturel Arnaud Bernard à Toulouse, ou bien encore la Maison des jeunes de Larrazet dans le Tarn-et-Garonne. A Bourges, l'association Emmetrop, qui revendique soixante groupes de musique adhérents et plus de trois cents musiciens, se donne pour objectif de créer de nouveaux rapports entre art et population. A Douai dans le Nord-Pas-de-Calais, Christian Dequesnes — auteur de textes blues en dialecte picard — crée en 1996 « La Ducasse. Association pour la promotion locale de la Linha Imaginot ».

Il serait possible, à la suite de William Gamson, d'imputer de très nombreux propos et performances artistiques des « imaginistes » à la présence d'un seul et même cadre d'injustice (*injustice frame*). Dans le prolongement des textes rédigés par Félix-Marcel Castan, en effet, les adeptes du combat de la décentralisation culturelle ne cessent de décliner l'argument selon lequel des siècles de jacobinisme français ont malheureusement laminé de nombreuses langues et cultures minoritaires. Pour remédier au sort injuste réservé à ces dernières, et restaurer une culture française plus riche et vertueuse, les citoyens — et plus particulièrement les artistes — se doivent de promouvoir l'usage des patois, l'intérêt pour les littératures régionales, ainsi qu'une intense vie culturelle au sein des « moindres » villes et villages. C'est ce cadre d'injustice qui, par exemple, porte les membres du Massillia sound system — et alors même qu'aucun de leurs grands-parents respectifs ne parlait effectivement provençal — à proclamer la nécessité de chanter en dialecte. L'un de leurs albums s'intitule ainsi *Parla Patois* (Parle en patois) afin de souligner l'impératif auquel ils se plient eux-mêmes dans un très grand nombre de leurs chansons. Pour Jali, l'un des chanteurs du groupe, le fait d'écrire les textes des chansons en provençal vise à défendre « une idée politique qui tienne compte de la langue, de l'irréductibilité d'une langue comme un symbole que l'on peut brandir aujourd'hui en France... Où effectivement ces langues ne sont plus parlées. Mais l'idée de ces langues peut encore servir... L'idée de ces langues peut amener dans la tête des éléments à proposer à notre modèle politique » [entretien]. Tatou, un autre chanteur des Massilia, lui fait écho afin de clairement distinguer le combat de la Ligne Imaginot d'un quelconque nationalisme : « nous sommes à fond contre le Parti occitan. Ce n'est pas du tout la même idée... Si tu veux les nationalistes occitans, les autonomistes occitans... En fait, ils ont une espèce d'idéologie française de l'Occitanie, c'est-à-dire que, pour eux, c'est un territoire... Ou alors, ils disent que tu es occitan parce que tu es né occitan » [entretien]. Dans une interview accordée à une revue consacrée aux musiques actuelles, les Massillia sound system précisent plus encore l'originalité qu'ils prêtent à la cause qu'ils défendent : « On est complètement en rupture avec tout ce qu'il y a eu dans l'occitanisme jusqu'à présent. Que ce

soit Mistral, Lafont. Tous ces gens disent : “l'État français opprime et colonise l'Occitanie” (...). La solution est l'indépendance politique et économique. Cela s'accompagne d'une espèce d'ethnisme. Qui est occitan ? “Mon grand-père était occitan”, “Il faut que l'occitan soit obligatoire à l'école”. Tout ça, c'est des conneries, un nationalisme de plus. Nous on dit quelque chose de complètement différent » [*Taktik*, janvier 1992]. La différence évoquée ici se justifie théoriquement par la prééminence que Félix-Marcel Castan, la figure d'autorité souvent célébrée par les « imaginistes », accorde aux mots d'ordre du multiculturalisme anti-régionaliste.

Né en 1920, Félix-Marcel Castan se définit comme un écrivain occitan et a publié, en tant que tel, des œuvres poétiques telles *De campèstre*, *D'amor e de guèrra*, *Jorn*, *Montauban épopée*. Toutefois, il est surtout reconnu et célébrés par les « imaginistes » pour ses essais à caractère programmatique, *Jeunesse des troubadours*, *Vouloir d'une ville*, et plus encore *Manifeste multiculturel (et anti-régionaliste)*. Lors de son décès en janvier 2001, Félix-Marcel Castan s'apprêtait à publier, *Epos-Ethos*, une épopée de neuf milles vers en occitan, une histoire de la littérature occitane, ainsi que des textes d'Olympe de Gouges ou d'Antonin Perbosc². Selon la doctrine castanienne, « l'adversaire, ce n'est pas la Nation Française. Ce n'est pas non plus Paris. L'adversaire du Sud n'est pas le Nord et l'adversaire du Nord, le Sud (mythique conflit “Occitanie”/”Francie”) : le centralisme, oui ! Ennemi de tout le monde, sans exception. Il ne faut pas se tromper (...) L'Occitanie perdrait son sens si elle était interprétée suivant un critère narcissique : la pensée d'Oc est toute entière tournée vers autrui, c'est sa grandeur » [*Manifeste multiculturel*]. De fait, pour le militant-artiste de la Ligne Imaginot, la référence à l'Occitanie, loin de se confondre avec la revendication d'une autonomie d'ordre politique, sert avant tout à exalter la nécessité d'alimenter la créativité artistique par de multiples influences culturelles. Se détachant plus encore d'un quelconque nationalisme, les adeptes de la Ligne Imaginot affirment être engagés dans un combat ayant pour objet, non seulement la défense de l'Occitanie, mais bien plus encore des langues minoritaires en général. Les tracts annonçant le « Forum des langues du monde », organisé notamment par Claude Sicre, chanteur des Fabulous Trobadors, illustrent remarquablement quelques-uns des propos les plus récurrents au sein de cette sociabilité où se manifestent des préoccupations aussi bien artistiques que politiques.

² Antonin Perbosc (1861-1944) est un instituteur de la région de Montauban. Celui-ci incitait ses élèves à recueillir le patrimoine oral de leur entourage (chansons, dictons, proverbes, légendes, contes). Les récits contés par les enfants ont été transcrits par Perbosc en notation phonétique afin respecter leur accent et leur intonation.

FORUM DES LANGUES DU MONDE. « Les langues et les cultures sont égales entre elles, comme les citoyens d'une même République », Félix Castan (...). « À la folie de l'Un, l'Occitanie oppose la vérité du pluriel » Félix Castan (...). Mais, parce qu'ils considéraient qu'on ne peut « défendre sa propre langue sans les défendre toutes », les occitanistes toulousains ont ouvert leur manifestation à toutes les langues, quels que soient leurs statuts [Programme du forum, du 20 mars au 18 mai 1997].

FORUM DES LANGUES DU MONDE. Dimanche 18 mai (Dimenjade de Pentecôte) Plaça del capitòli, Tolosa (...). LE DERNIER MESSAGE UNIVERSEL QUI RESTE À LA FRANCE. Notre forum est, au Monde, la première Fête des Langues à poser en pratique (stratégie de présentation et de promotion) comme en théorie (Saussure, Benveniste, Meschonnic) l'égalité culturelle de fait de toutes les langues du Monde (plus de dialectes, plus de patois, plus de "petites" langues opposées à de "grandes", plus de non-sens linguistiques dictés par le politique) ; ruinant ainsi les fondements idéologiques de tous les nationalismes, ethnocentrismes, ou racismes ; contribuant par-là même à construire cette philosophie radicale de la pluralité culturelle qui est, comme l'écrit Félix Castan, « le seul message pouvant être accepté et repris par toutes les cultures du monde ». Il revient à la littérature occitane d'avoir forgé ce message, dans la clandestinité. A la France maintenant d'en hisser la bannière, et d'en faire une politique, à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières : elle ne pourra jamais en trouver de plus grande, de plus généreuse. Claude Sicre, mars 1997 [Tract annonçant le forum].

La référence des « imaginistes » à Félix Marcel Castan apparaît tout aussi récurrente en ce qui concerne la nécessité de la « décentralisation culturelle ». S'il ne peut être question pour ces activistes de revendiquer l'autonomie d'une mythique et illusoire Occitanie, il importe, en revanche, de « favoriser la croissance de sensibilités et de consciences indépendantes, qui aient une fonction totalisante en face du centralisme dominateur que nous connaissons » [Félix-Marcel Castan, *Manifeste multiculturel*]. En d'autres termes, les activistes de la Ligne Imaginot entendent s'insurger contre la concentration excessive des ressources au sein de la seule capitale qui, en matière d'art plus encore que dans d'autres domaines, caractérise depuis bien longtemps la société française. Pour remédier à cette concentration pluriséculaire, les artistes du réseau se proposent, non seulement d'éveiller les consciences en dénonçant ses effets délétères, mais bien plus encore de susciter une sorte de révolution culturelle portant chaque ville et chaque village à s'ériger en capitale culturelle.

J'ai pris les boules et je ne les ai pas encore quittées, / A voir ces lascars qui font le mal sans même s'en douter, / Car la France est un pays méga-centralisé, / Sa capitale est un trou noir qui aspire à aspirer / Les énergies et le savoir et tout ce qui passe à sa portée ! / Les moyens sophistiqués, tous les journaux, toutes les télévisions, / Les nouveautés, les gros budgets, les grands chercheurs, les facultés ! / Surtout n'allez pas croire qu'on soit jaloux, / Mais voyez-vous ce que l'on veut, c'est la même chose chez nous [« Chourmo », chanson des Massilia].

Prenez la bonne direction / C'est bien ici, pas à Paris / Qu'il faut créer, circuler / Inventer, innover et repenser le monde entier / CANTADORS PER LO PAIS / CANTADORS PER LA CIUTAT / VOLEM QUE TOT LO PAIS : REBUTAT LA FATALITA ! / (...) Ayez encore plus d'ambition / Ô cités qui m'écoutez / Prenez en main votre destin / Soyez géniales, originales / Érigez-vous en capitales / (...) Faites attention aux régressions / Faut mettre à mal ce qui est provincial / Faut mettre à bas les faux débats / Surtout il faut pas baisser les bras / Devant tout leur blablabla / Jouez la différenciation / Que les langues se délient / Et que toutes elles colorient / Comme l'arc en ciel la ville Babel / Babylone sur Garonne [« Ne faites pas de concessions », chanson des Fabulous].

« Il ne s'agit pas de gémir, mais de regarder le mal partout où il se cache, de projeter la lumière sur un démon protéiforme et de le vaincre, d'exorciser la France de sa folie. (...) un universel tropisme concentrationnaire (...). Il n'y a pour nous de véritable action culturelle qu'anticaliste. Pas de stratégie anticaliste sans calcul balistique : la théorie est aujourd'hui une arme. Ses prémisses s'appellent Occitanie » [Félix-Marcel Castan, *Manifeste multiculturel*].

« Si de nouvelles capitales de la pensée ne s'érigent pas avec leur complet équipement, partout où de grandes villes peuvent prétendre à ce rôle, la disproportion restera celle entre la puissance assimilatrice du système parisien et les manifestations éparpillées d'indépendance, qu'aucun autre système ne se constituera, et la Nation Française réduite au monolithisme, entrera sans doute dans une phase de décadence culturelle. La non-contradiction entraîne le dépérissement » [Félix-Marcel Castan, *Manifeste multiculturel*].

Des propos de ce type attestent à quel point il pourrait être tentant de recourir ici aux outils forgés par la « *frame analysis* » pour rendre compte de la mobilisation collective au sein de la Ligne Imaginot. Les artistes affiliés à ce collectif, en effet, s'efforcent bel et bien de sensibiliser un public élargi au problème qui donne sens à leur combat. Ce faisant, ils s'appliquent indubitablement à faire publiquement valoir une définition du problème et une imputation des causes et responsabilités (*diagnostic framing*) : « le centralisme » ; « un universel tropisme concentrationnaire » ; « un démon protéiforme dans toutes les têtes »... En outre, ils s'engagent également à présenter la cause défendue par la Ligne Imaginot comme la solution la mieux à même d'éviter une aggravation du problème dénoncé (*prognostic framing*) : « si de nouvelles capitales de la pensée ne s'érigent pas, la Nation Française entrera sans doute dans une phase de décadence culturelle » ; « c'est bien ici, pas à Paris qu'il faut créer, chanteurs pour les villes, nous voulons que tous les régions rebutent la fatalité »... Enfin, ils vouent leurs propres pratiques artistiques à la réalisation de principes supérieurs qui justifient l'adhésion du plus grand nombre à la cause défendue (*motivational framing*) : « le dernier message universel qui reste à la France » ; « cela fera du bien à toute la France, même à Paris »...

Bien plus encore, il serait bien commode d'invoquer la notion « d'alignement des cadres » afin de rendre compte du fait que, sous la bannière fédératrice de la Ligne Imaginot, puissent converger des individus appartenant à des générations très différentes et, qui plus est, attachés à des pratiques artistiques des plus hétéroclites (littératures, arts plastiques, musiques allant du jazz jusqu'au rap). David Snow et Robert Benford (1988), en effet, considèrent que le principal ressort du ralliement à une cause collective résulterait du travail à travers lequel les activistes s'efforcent de rendre congruents les schèmes interprétatifs, d'une part de leur organisation, et d'autre part des individus susceptibles d'y apporter leur soutien. Dans cette optique, l'effort souvent déployé par les « imaginistes » pour distinguer leur cause d'un énième nationalisme, ou même d'un simple ressentiment à l'égard des parisiens, pourrait aisément être interprété comme un cas manifeste d'amplification de cadre (*frame amplification*). En clarifiant les principes qui commandent leurs préoccupations, les « imaginistes », loin de s'aliéner une part importante de leurs soutiens potentiels, s'assureraient de pouvoir être entendus bien au-delà des seuls territoires au sud de la Loire. On pourrait d'ailleurs suggérer aussitôt que c'est cette opération qui a permis aux « imaginistes » de créer les conditions nécessaires au ralliement d'habitants aussi bien de Bourges, Douai ou Paris, ou d'une manière plus générale encore d'individus jugeant les causes nationalistes peu fréquentables. Par ailleurs, de multiples traces de connexion de cadre (*frame bridging*) pourraient tout aussi bien être débusquées au sein de la ligne Imaginot. Selon David Snow et Robert Benford, cette forme particulière d'alignement de cadres consiste à associer au sein de plates-formes programmatiques plus ou moins composites des préoccupations initialement distinctes. En l'occurrence, on ne pourrait nier l'indéniable grande capacité des « imaginistes » à apparenter des préoccupations aussi hétéroclites que l'*aggiornamento* de la cause Occitane (les Massilia sound system n'ont-ils pas été invités par le Félibrige à se produire lors de la fête de la Sainte Estelle ?) ; la promotion des langues minoritaires du monde entier (qui implique, entre autres, la dénonciation du refus de l'Etat français de signer la Charte européenne des langues minoritaires) ; la restauration de la convivialité dans les villes (depuis 1991 le Carrefour culturel Arnaud Bernard organise des « Repas de quartiers » à Toulouse) ; le développement de style tel le « troubamuffin » (mélange de l'art des troubadours et du raggamuffin) ; le dynamisme des associations culturelles municipales ; le devoir de mémoire à l'égard d'auteurs insuffisamment connus tels Olympe de Gouge, Perbosc, ou le poète picard Théophile Denis ; auxquelles il faudrait sans doute également ajouter la dépénalisation de l'usage des drogues douces et les services insuffisants offerts par les bus de nuit [« Bus de nuit », chanson des Massilia]. Autant dire que

les mêmes données pourraient tout aussi bien être interprétées comme la manifestation d'une extension de cadre (*frame extension*) tant la cause de la Ligne Imaginot semble pouvoir aisément subsumer des thèmes apparemment secondaires mais qui revêtent une importance significative au regard de ceux qui sont invités à se rallier à sa cause.

2. Rendre intelligible ce qui ne rentre pas dans le « cadre »

Aussi séduisante qu'elle puisse paraître, la perspective de l'analyse des procédés de cadrage présente pourtant des limites d'autant plus regrettables qu'elles dérivent d'un effacement progressif des intentions initiales de ses précurseurs. A l'origine, en effet, David Snow s'intéressait aux processus de conversion au mouvement bouddhiste Nichiren Shoshu aux Etats-Unis. De fait, les prémisses de l'analyse de cadres visaient à rendre compte des « processus discursifs qui se déroulent dans le groupe et qui permettent d'aligner [non pas des schèmes de perceptions figés et préexistants mais] les interprétations biographiques des membres sur la perspective du mouvement » (Snow 2001, p. 29). Force est de constater que cette attention initialement prêtée aux rapports entre, d'une part les trajectoires biographiques individuelles, et d'autre part les activités discursives au sein du groupe, a largement disparu des travaux se réclamant aujourd'hui de l'analyse des cadres. Ces derniers, en effet, se contentent bien plutôt de présenter la convergence des individus au sein d'une entreprise collective comme l'effet mécanique des seules activités discursives déployées par les activistes afin de grandir la cause dont ils se réclament. Les corpus empiriques mobilisés se limitent dès lors aux argumentaires, aux prises de paroles publiques, aux slogans, que l'analyse se contente d'inventorier pour ensuite les ériger au rang de facteurs déterminants du développement d'un supposé « mouvement social ». Le caractère hâtif de cette démarche apparaît plus crûment encore dans le cas des mobilisations transnationales qui impliquent de multiples acteurs relevant de configurations locales et nationales des plus disparates. A propos du mouvement dit altermondialiste, par exemple, des spécialistes se réclamant de l'analyse de cadres écrivent que « le succès des mobilisations est ainsi lié à la construction d'un schème interprétatif dominant et à la connexion convaincante de ce dernier aux schèmes de chaque organisation. Du reste, le fait que la capacité de mobilisation augmente quand émerge un cadre interprétatif qui devient le plus petit dénominateur commun en mesure de subsumer les éléments les plus importants des différents points de vue est bien connu des chercheurs sur les mouvements sociaux » (Andretta, Della Porta, Mosca, Reiter 2002, p. 96). En définitive, l'analyse de cadres en arrive ainsi à postuler que la simple répétition des discours et des slogans suffit à édifier un schème d'interprétation partagé à l'origine de la mobilisation

collective. Les activistes étudiés apparaissent dès lors comme des individus exclusivement travaillés par des préoccupations cognitives relatives à la justesse des arguments susceptibles de fonder un bien commun. A moins que les procédés de cadrage ne soient décrits — conformément aux axiomes de l'utilitarisme (voir, à ce propos les critiques de Cefai 2001 et Mathieu 2002) — comme des ressources stratégiquement mobilisées en vue de la réalisation d'intérêts primordiaux mais dont l'origine... n'aurait nullement besoin d'être explicitée.

Bref, la perspective de la *frame analysis* présente l'inconvénient d'occulter un certain nombre d'interrogations pourtant cruciales. Comment rendre compte du fait que certains individus se préoccupent, plus que d'autres, de faire valoir des schèmes d'interprétation, à leurs yeux, insuffisamment reconnus ? Quels rapports peut-il y avoir entre un cadre d'injustice donné et les expériences biographiques de ceux qui s'en emparent ? Ces rapports sont-ils inéluctables ou dépendent-ils d'un travail d'apparement qu'il conviendrait d'analyser plus finement ? La convergence d'individus aux dispositions éclectiques au sein d'une entreprise collective résulte-t-elle véritablement de la possibilité de partager une vision du monde univoque ? Ne dépend-t-elle pas tout autant, sinon plus, de la possibilité de s'approprier des mots d'ordre intrinsèquement équivoques ? D'un point de vue plus théorique, les entrepreneurs de cause sont-ils exclusivement habités par des préoccupations cognitives ou utilitaristes ? Ne doivent-ils pas aux conditions de leur socialisation et à leurs expériences sociales successives un certain nombre d'exigences d'ordre plutôt affectif ? A ce propos, ne pourrait-on pas, non seulement interroger le poids de leur socialisation, mais bien plus encore mettre en exergue les opérations qui conduisent les individus à assimiler mobiles personnels et cause collective ?

Pour apporter des éléments de réponse à cet ensemble de questions, nous nous proposons d'interroger ici les rapports qu'entretiennent effectivement, d'une part le cadre de « l'anticulturalisme culturel », et d'autre part les trajectoire biographiques de ses principaux promoteurs. Dans cette perspective, il convient de souligner la nécessité de distinguer les *raisons* et les *mobiles*, et ce notamment afin d'éviter que l'analyse puisse se limiter à une simple paraphrase des théories explicatives forgées par les acteurs protestataires eux-mêmes. Les raisons, en effet, sont les causes et motifs que les individus étudiés évoquent afin de justifier leurs conduites en les rapportant à des principes dont la validité dépasse largement les circonstances singulières qui les amènent à les énoncer. Les mobiles, pour leur part, désignent les déterminants de l'action que les individus étudiés doivent à leur socialisation et à leurs expériences sociales successives. Afin d'éviter le psychologisme que suggère le terme apparemment proche de « motivations », il importe de noter que les mobiles ne se distinguent

pas des raisons selon les modalités postulés par un grand nombre d'oppositions encore trop courantes en sciences sociales (Elias 1991b) : « individuel » *versus* « collectif » ; « subjectif » *versus* « objectif » ; « psychologique » *versus* « sociologique » ; « for intérieur des individus » *versus* « structures de l'objet sociétal ». Ce qui distingue les raisons et les mobiles ne peut être en aucun cas conçu comme une différence séparant deux objets de nature distincte. Ces deux termes, en effet, désignent bien plutôt des tentatives d'explicitation des ressorts de l'engagement qui sont produites, ni par les mêmes instances, ni selon les mêmes modalités. Les raisons relèvent ainsi des théories-en-usage élaborées *par les acteurs sociaux eux-mêmes*, non seulement afin de rendre compte de leurs propres pratiques, mais aussi pour (se) convaincre de la nécessité de ces dernières du point de vue de l'intérêt général de la collectivité toute entière. Les mobiles, pour leur part, sont les déterminants de l'action reconstitués *par l'observateur* à partir des éléments de son enquête. Ils ne sont donc ni plus ou moins « objectifs » ou au contraire « subjectifs », ni plus ou moins « sociologiques » ou « psychologiques » que les raisons. Les mobiles répondent plus simplement aux préoccupations d'intelligibilité du chercheur qui — en principe — ne devraient pas se confondre avec celles qui portent les activistes étudiés à faire valoir publiquement les raisons qui les animent. Autrement dit, les mobiles n'apparaissent qu'au regard d'une explication théorique des conduites militantes des plus attentives à l'hétérogénéité des points de vue, aux équivoques et aux malentendus, qui sont généralement déniés ou minimisés par la théorie-en-usage autour de laquelle l'échange de l'estime réciproque au sein des collectifs d'activistes étudiés s'organise. En définitive, la distinction entre « raisons » et « mobiles » découle du principe de distanciation toujours partielle, précaire et parfois éphémère, qui fonde les exigences d'une double herméneutique particulièrement précieuse en matière d'étude de l'adhésion à des causes collectives³. La double herméneutique, en effet, contraint celui qui mène l'enquête à travailler à « l'intersection de deux cadres de signification : le monde social signifiant tel que le constituent les acteurs "ordinaires", et les métalangages qu'inventent les scientifiques des sciences sociales. Cette intersection constitue une partie nécessaire des sciences sociales, sur le plan logique ; en outre, la pratique de ces sciences s'accompagne toujours de "glissements" d'un cadre à l'autre » (Giddens 1987, p. 441).

³ Ainsi, l'étude des « raisons » de l'engagement des individus dans la cause humanitaire requiert également une distinction analytique assez proche à celle proposée ici afin d'éviter que le propos du politologue ne se contente de simplement redoubler le travail d'édification et d'homogénéisation de la cause mis en œuvre par ceux qui s'en réclament (Dauvin, Simeant & C.A.H.I.E.R., 2002).

3. Trajectoires biographiques et adhésions à la cause : le cas de Félix-Marcel Castan

La distinction proposée ci-dessus se propose donc de mieux rendre compte des processus et procédures dont dépendent indissociablement, et les conversions individuelles à la cause, et la nature des relations interpersonnelles qui se nouent au sein de la Ligne Imaginot. Elle nous permettra, plus précisément, d'explicitier ce que l'adhésion aux *raisons* collectives de l'anticulturalisme multiculturel doit aux *mobiles* personnels de ses promoteurs. Pour ce faire, nous nous appuierons plus particulièrement sur les récits de vie recueillis lors d'entretiens réalisés entre 1993 et 1995. Compte tenu du statut que les « imaginistes » prêtent à Félix-Marcel Castan, il était indispensable d'entamer l'analyse par l'examen des mobiles qui ont pu porter celui-ci à se doter d'une mission visant à exorciser « la France de son tropisme concentrationnaire français ».

Félix-Marcel Castan, né en 1920, a vécu sa petite enfance à Moissac, petit bourg du Tarn-et-Garonne. Il est le fils d'une mère professeur de français et d'un père ingénieur de travaux publics, lui-même issu d'un père charretier. Dans les années trente, l'enfance de Félix-Marcel Castan est grandement marquée par l'attention constante de sa mère qui s'applique à rectifier le langage de ses enfants afin qu'ils parlent « un français correct » [entretien]. Il était d'autant plus exclu à ses yeux que ses enfants puissent parler en patois dans son propre foyer qu'elle semble avoir reporté ses ambitions littéraires sur son fils. Alors que ce dernier vient d'atteindre l'âge de onze ans, la famille déménage à Montauban. Dans sa nouvelle ville, Félix-Marcel est fortement encouragé à s'investir sérieusement dans ses études. Après l'obtention du bac, il dit « avoir été orienté » vers une classe préparatoire ce qui laisse penser que cette orientation doit sans doute beaucoup à la pression de sa mère. « On m'a envoyé à Louis-le-Grand » est, d'ailleurs, l'expression très significative qu'il utilise à ce propos.

De fait, Castan quitte Montauban afin de suivre une hypokhâgne à Paris dans un lycée habituellement plutôt réservé aux enfants de la (haute) bourgeoisie parisienne. Compte tenu de ses origines à la fois modestes et provinciales, et compte tenu probablement de performances scolaires peu conformes à ce que l'on exige de lui, Félix-Marcel Castan ne pourra jamais s'adapter à ce nouveau milieu. Il raconte avoir « pris en grippe l'université. Pour moi c'était... j'avais une image dans la tête : pour moi l'université c'était le soleil noir ! (...) Ces profs me paraissaient étrangers, c'était un monde étranger. Complètement étranger ! D'ailleurs, j'ai toujours été étranger à la notion de compétition (...). Je n'avais pas envie

d'être premier ou... Cela m'était complètement égal ! Je n'avais pas envie de faire ce que l'on me demandait là ».

Au cours de cette scolarité en classe préparatoire, Félix-Marcel Castan tombe malade. Il est, bien évidemment, impossible de savoir si c'est cette maladie qui fut effectivement à l'origine de son échec à Louis-le-Grand, ou si c'est au contraire son incapacité à s'adapter aux exigences auxquelles il fut alors confronté qui le plonge alors dans une forme de dépression. Quoi qu'il en soit, Félix-Marcel Castan regagne le sud-ouest à dix-neuf ans. En 1942, son enrôlement dans les chantiers de jeunesse le conduit à remplir des tâches agricoles dans les alentours de Montauban. C'est au cours de cette expérience que Félix-Marcel commence — selon sa propre expression — à « s'occitaniser » : « Ce fut une expérience extraordinaire parce que c'était... Un retour vers l'enfance ! C'était un retour... Pour moi, c'était... l'idée de réapprendre une langue... C'était l'idée d'apprendre une langue comme si je ne connaissais aucune langue. Par conséquent, je me mettais dans la situation d'un enfant qui vient au monde et qui apprend de ses père et mère, de son environnement, une langue (...). Pour moi l'université, c'était le soleil noir. Et je voulais trouver le soleil clair... Et je suis devenu ouvrier agricole... Le vrai soleil ! (...) Ça a été une maladie bien heureuse... Ça a décidé de ma vocation ! Je n'avais aucune vocation et, en revanche, j'étais fasciné par cette autre langue »⁴. Nous pourrions, bien évidemment, évoquer bien d'autres étapes importantes de la trajectoire biographique de Félix-Marcel Castan : son engagement auprès de l'Institut d'Etudes Occitanes, son métier d'instituteur à partir de 1948, sa participation à l'organisation d'évènements culturels tels le Festival de Montauban à partir de 1957, ou bien encore La Mòstra del Larzac à partir de 1969. Toutefois, il importe plutôt ici de relever dans quelle mesure l'analyse du récit de vie — résumé ici à grands traits — peut permettre de reconstituer les mobiles personnels qui ont conduit Félix-Marcel Castan à devenir le défenseur de la littérature occitane et, plus généralement, des cultures minoritaires écrasées par les jacobinismes en tout genre.

Il doit être évident, en effet, que ces mobiles reposent avant tout sur la volonté de dénouer les contradictions qu'il doit à ses expériences sociales successives : dans un premier temps une mère exigeante l'encourageant à devenir un grand écrivain, puis un échec dans un lycée parisien qu'il a appris à percevoir comme un point de passage obligé des grandes carrières littéraires. C'est parce qu'il a sans doute souffert de décevoir les attentes de sa mère

⁴ Le caractère « heureux » prêté ici à la maladie a tout l'air d'une rationalisation *a posteriori*. Cette séquence précise de l'entretien est d'ailleurs marquée par une émotion intense qui oblige Félix-Marcel Castan à s'interrompre après s'être plaint d'avoir du « mal à parler ».

— qui voulait qu'il devienne un grand écrivain *français* et certainement pas seulement occitan — que Félix Marcel Castan s'est trouvé habité par la volonté de renverser la hiérarchie des valeurs qui fait de la littérature occitane une littérature mineure. Endosser le rôle de champion de la littérature occitane lui permet de devenir ce que sa mère espérait — un écrivain — tout en se révoltant contre les conditions à l'origine de son échec auprès des instances de la culture hégémonique (le lycée Louis-Le-grand) : « Un écrivain occitan ne saurait rester neutre devant le centralisme français qu'il porte comme une épée dans le cœur. Écrirait-il seulement, si ce n'était pour témoigner de sa blessure ? (...) Les écrivains occitans forment la cohorte la plus franchement opposée au fonctionnement centralisateur. Ils n'ont aucune possibilité de repli, d'esquive : le dos au mur, ou plutôt à l'abîme, pas d'autres alternative être anticulturaliste ou n'être pas » [*Manifeste multiculturel*].

Ainsi, l'anticulturalisme multiculturel castanien apparaît-il largement comme le produit d'un long travail d'*idéologisation*. Par ce terme, il faut entendre ici l'ensemble des opérations à travers lesquelles les individus s'efforcent d'ériger les préoccupations personnelles qu'ils doivent à leurs expériences successives au rang de mots d'ordre visant à remédier aux injustices de l'ordre social établi. En l'occurrence, rapporter les *raisons* de l'anticulturalisme aux *mobiles* propres à Félix-Marcel Castan permet bel et bien d'entrevoir les traces de ce travail d'idéologisation qui a consisté à traduire un combat personnel — à savoir, comment concilier les discordances liées à des expériences déroutantes ? — dans le langage de la contestation de l'ordre social en vue de l'intérêt général.

4. L'appropriation des raisons sur la base de mobiles éclectiques

Expliciter les ressorts du travail d'idéologisation mis en œuvre par Félix-Marcel Castan ne suffit, bien évidemment pas, à éclairer la convergence d'autres individus au sein de la Ligne Imaginot. Pour cela, il convient encore d'explicitier les cheminements qui ont pu conduire d'autres « imaginistes » à se rallier aux mots d'ordre de l'anticulturalisme multiculturel. Dans cette optique, il apparaît très éclairant d'examiner les caractéristiques des trajectoires biographiques d'au moins deux autres porte-parole de la Ligne Imaginot.

Claude Sicre, chanteur des Fabulous Trobadors, est né à Toulouse en 1947 d'une mère infirmière et d'un père ouvrier mynotypiste à la *Dépêche du Midi*. Ses deux grand pères, maternel et paternel, étaient des syndicalistes et militants communistes. Ces ascendants familiaux ont sans doute prédisposé Claude Sicre à cette posture militante et critique dont il se réclame souvent. Toutefois, il demeure impossible de comprendre les ressorts de son adhésion à l'anticulturalisme culturel si l'on fait abstraction de son identification précoce à des modèles

extra-familiaux. Dans la perspective présentée ici, le terme *identification* désigne précisément les opérations grâce auxquelles les individus éprouvent le sentiment aussi bien d'une mise d'autrui en soi (l'introjection) que d'une mise de soi en autrui (la projection). En l'occurrence, bon nombre des propos de Claude Sicre témoignent du caractère précoce et déterminant de son identification aux artistes américains qui ont marqué son enfance : « Moi, je me suis reconnu dans l'Amérique... Tout de suite ! Quand j'ai commencé à lire des illustrés, des trucs comme ça, j'ai reconnu... Dans mon quartier, où il y avait des docks, des terrains vagues, des entrepôts en démolition... Je vivais l'Amérique ! Je me reconnaissais surtout dans la littérature américaine et le cinéma américain... Très jeune, vers huit ou dix ans... J'ai commencé par la "Série noire", je lisais beaucoup de Série noire (...). Et puis j'ai vu cette bande dessinée là, qui était américaine... Les jeunes, ils faisaient exactement comme moi ! Alors je me suis beaucoup reconnu dans l'Amérique... Après, plus tard, je me suis reconnu dans la musique, dans le rock... Quand j'avais quatorze ou quinze ans, j'ai acheté une guitare, j'ai appris à jouer de la guitare... J'écoutais surtout du blues... Alors là ! Le blues ! Ça m'a plus plu que le reste ! » [entretien]. A l'âge de 25 ans, il traverse donc les Etats-Unis en stop mais découvre surtout que le pays ressemble bien peu à celui qu'il avait imaginé : « Je suis rentré chez moi, je me suis dit : "il faut que je fasse mon Amérique chez moi !" Parce qu'en Amérique, je n'avais rien à y faire... "C'est chez moi qu'il faut que je fasse mon Amérique" ». A l'âge de 29 ans, sa passion pour le roman policier le conduit à faire un stage auprès des éditions de l'éditeur parisien Gallimard, bien évidemment, pour la collection de la « Série noire ». C'est donc à Paris qu'il entend parler, pour la première fois, du mouvement occitan à l'époque au faite de sa gloire. Il avoue avoir été incapable de répondre aux questions qui lui sont alors adressées à ce propos par des intellectuels parisiens. « Alors — se souvient Claude Sicre — je suis rentré chez moi, et puis j'ai beaucoup lu... Ça a changé ma vie ! Parce que je me suis rendu compte de tous ce que j'ignorais ». Lorsqu'il découvre au conservatoire occitan la musique folk qui s'y pratique, le chanteur des futurs Fabulous Trobadors s'écrit : « Derrière ce folk il doit y avoir un blues !... Un blues et donc l'Amérique, le retour à l'Amérique, la Série noire, l'Occitanie... Je me suis dit : "il faut y chercher quelque chose" (...). Les paroles occitanes, l'instrument occitan... Peut être, je vais tout mélanger et puis ça va faire un blues ». Cette longue quête arrivera enfin à son terme, en 1983, lorsqu'un ami lui fait écouter une cassette d'*embaladores*, chanteurs-improvisateurs du Nordeste brésilien s'accompagnant de tambourins. Claude Sicre, dit alors avoir été littéralement médusé : « Ce qui me plaisait chez eux, c'est que dans certaines mélodies, il y avait des trucs de blues. Alors, ça, ça raccrochait à tout ce que j'avais aimé quand j'étais jeune. Et puis un troisième truc, j'ai

découvert quelques mois après qu'en fait, ces brésiliens là ils avaient été inspirés par les troubadours ! Parce que les troubadours avaient beaucoup marqué la Galice et le Portugal, et quand les Portugais sont allés au Brésil... La lyrique que j'écoutais aujourd'hui venait en partie des troubadours ! Alors ça ! Ça finissait de clore le chapitre ! Moi, j'avais trouvé mon blues... définitif ! ».

Ces propos permettent bel et bien de deviner les mobiles personnels qui ont porté Claude Sicre à se découvrir une vocation de chanteur folklorique engagé au service de la cause occitane. A savoir, trouver un style musical original qu'il conçoit comme une réplique à son identification enfantine à la B.D, aux romans policiers, américains puis au blues. Bien sûr, ces mobiles impliquent également des exigences qu'il tirent d'expériences sociales ultérieures : la découverte tardive des « tenson », ces joutes poétiques des troubadours ; puis des *embaladores* portugais ; enfin et surtout la rencontre avec Félix-Marcel Castan. A de très nombreuses reprises, en effet, Claude Sicre ne cesse de se référer à l'auteur du *Manifeste multiculturel* lorsqu'il s'agit de rendre compte de ses propres pratiques : « J'étais mystifié par plein de trucs ! Castan me l'a bien expliqué ! J'ai donc fait une stratégie occitaniste de créateur de type français pour Toulouse ». En d'autres termes, l'identification secondaire à Félix-Marcel Castan et l'appropriation des raisons que ce dernier a forgées ouvrent à leur tour la voie à un processus d'idéologisation des mobiles singuliers que le chanteur des Fabulous doit à sa propre histoire. La doctrine du *Manifeste multiculturel* facilite ainsi cette montée en généralité qui lui permet de transmuier une quête personnelle — « comment trouver mon blues ? » — en une contestation salutaire d'un ordre social insatisfaisant : « L'occitanisme castanien, et non régionaliste ou nationaliste, est le seul mouvement qui peut battre l'adversaire de la France qui est dans toutes les têtes et non pas seulement à Paris, et qui est le centralisme culturel. Centralisme culturel qui a entamé le déclin de la culture française en général ! C'es-à-dire que l'occitanisme est valable pour toute la France et non pas seulement pour les gens qui sont au sud de la France ! » [entretien]. Là encore, l'apparemment que Claude Sicre opère entre ses mobiles personnels et les raisons d'agir de l'anticulturalisme multiculturel revient à exalter la vocation à laquelle il entend se vouer : celle précisément du chanteur folklorique fomenteur de contre-pouvoirs qu'il célèbre dans un grand nombre de ses chansons.

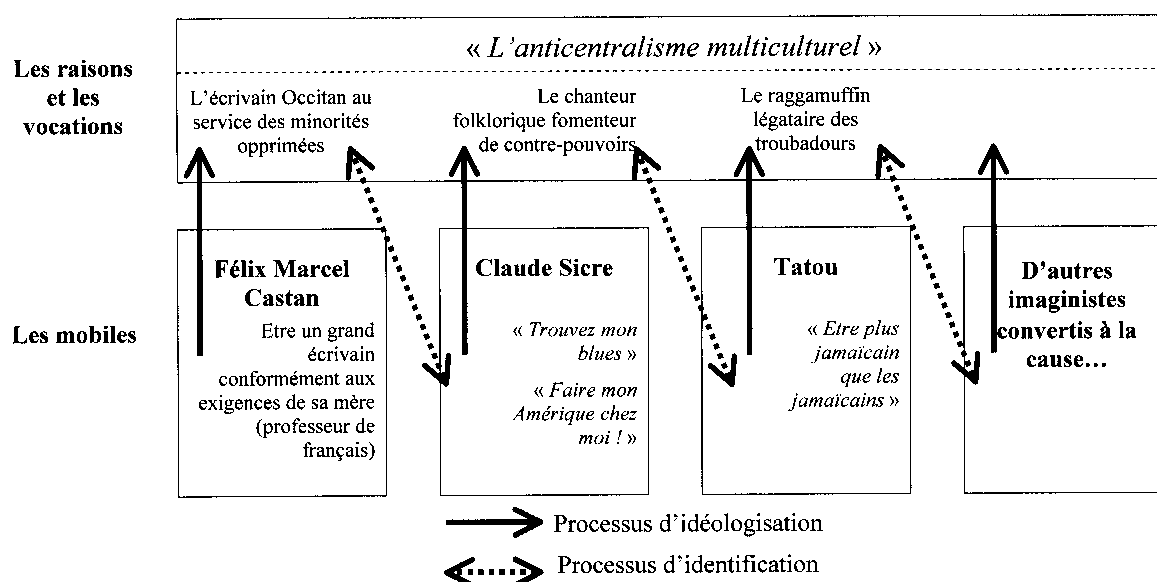
Ce travail réflexif à la fois sur soi et sur les éléments de l'ordre social qu'il convient de contester contribue, bien évidemment, à diversifier la manière d'interpréter les raisons d'agir au sein de la Ligne Imaginot. Autrement dit, cette nouvelle idéologisation prépare le terrain à d'autres adhésions à la cause anticentraliste sur la base de mobiles personnels, certes très

éloignés de ceux de Castan, mais sociologiquement bien plus proches de ceux de Claude Sicre. En l'espèce, les modalités de la conversion des Massilia sound system à l'occitanisme castanien apparaissent des plus significatives. Compte tenu de l'échelle individuelle adoptée jusqu'ici, nous nous contenterons de relever ici les éléments propres à la trajectoire biographique de l'un des chanteurs du groupe marseillais.

Tatou est né en 1965 à Paris d'un père policier et d'une mère employée à la SERNAM. Il passe la période de l'enfance et de l'adolescence à Ivry-sur-Seine en banlieue parisienne. A l'âge de 17 ans, il arrive en Provence où il passe alors son bac. Sa première et seule année en lettres classiques à la faculté d'Aix-en-Provence le laisse insatisfait. Finalement, il s'inscrit et poursuit l'École Normale ce qui l'amène à enseigner en tant qu'instituteur. Il raconte que ce métier « était incompatible avec [sa] façon d'être » et, que ne le supportant plus, il n'hésitera nullement à donner sa démission. Comme il s'intéresse de longue date à la musique, il fait alors de la radio en tant qu'animateur et fréquente l'association « Massilia dub » à laquelle appartient notamment Jo Corbeau, l'un des précurseurs du reggae marseillais. C'est là qu'il rencontre, en 1986, les autres membres de ce qui deviendra bientôt le Massilia sound system. A l'époque, les membres de cette sociabilité musicale marseillaise sont avant tout marqués par leur forte identification au modèle rastafarien⁵. Les pratiques artistiques dans lesquelles Tatou s'engage alors apparaissent ainsi largement commandées par son souci de devenir « aussi jamaïcain que les jamaïcains ». L'adhésion aux mots d'ordre de la Ligne Imaginot sera bien plus tardive et résulte très clairement de la rencontre avec Claude Sicre qui, en 1998, invite les Massilia au Carnaval qu'il organise à Toulouse. Le chanteur des Fabulous Trobadors rappelle, à ce propos, qu'à la suite de leur rencontre les Massilia « se sont mis tout de suite à chanter en patois, et nous à écouter du rub-a-dub » [*Linha Imaginot*, novembre 1990]. De leur côté, Tatou et son compère Jali soulignent également le rôle déterminant de cette rencontre en ce qui concerne leur conversion à la cause castanienne anticulturaliste : « C'est grâce aux Fabulous qu'on n'est plus une pâle copie des Jamaïcains, que le public de Massilia ne s'arrête pas à une mode (...). Nous roulons dans la même Cadillac, sur la même route, celle de la parole (...). La Cadillac marche au Castan sans plomb. Avec, dans la boîte à gant, le livre de bord, son *Manifeste multiculturel (et anti-régionaliste)* (...). Les Fabulous nous permettent d'être aussi Jamaïcains que les Jamaïcains, ça nous permet d'être nous et de nous rapprocher d'eux. C'est grâce aux Fabulous qu'on comprend *a posteriori* ce qui nous a fait flasher chez les Jamaïcains (...). Ce

⁵ Pour une présentation plus précise des processus d'identification et d'appropriation de ce modèle que constitue le reggae jamaïcain, je me permets de renvoyer à un article publié dans la revue *Communications* (Traini, 2005).

n'est qu'après qu'on a théorisé ça. Au début, c'était instinctif...» [*Linha Imaginòt*, novembre 1990]. C'est donc bel et bien le travail d'idéologisation préalable opéré par Claude Sicre qui permet à Tatou de poursuivre ses mobiles personnels — « être aussi Jamaïcain que les Jamaïcains » — tout en faisant valoir ceux-ci comme des raisons dictées par le *Manifeste multiculturel*. Les identifications secondaires à Castan et aux Fabulous, en venant recouvrir l'identification primordiale au reggae jamaïcain, permettent à Tatou de s'engager dans cette procédure d'idéologisation qui fera de lui un porte-parole de la Ligne Imaginot. Autant que d'une adhésion à la cause de l'anticulturalisme culturel, il s'agit là encore et indissociablement de se découvrir une vocation valorisante : propager les mots d'ordre de l'anticulturalisme multiculturel et s'affirmer — en dépit d'une enfance et d'une adolescence parisienne — comme un « fils des troubadours... C'est mon fonds culturel ! » [entretien].



5. La conversion à la cause : un mode d'accès à l'échange de l'estime réciproque.

La perspective adoptée ici — résumée par le graphique ci-dessus — nous permet donc de mieux rendre compte de la genèse de la Ligne Imaginot que ne l'aurait permis une simple analyse des cadres de signification. Elle nous interdit surtout de concevoir l'engagement des individus dans des entreprises collectives contestataires comme le simple effet mécanique de l'homogénéisation des discours ou mieux encore des manières de décrire un « problème public ». La conversion à la cause, en effet, nous est apparue largement subordonnée aux efforts que les individus entreprennent afin de se donner une vocation valorisante compte tenu

des dispositions qu'ils doivent, certes aux modèles auxquels ils se sont précocement identifiés, mais aussi aux rencontres successives qui les ont marqués. L'analyse évolutive, à ce propos, nous a conduit à souligner le caractère mouvant et cumulatif de ces multiples processus d'identification qui — comme le récapitule le tableau suivant — sous-tendent la convergence des individus au sein de la Ligne Imaginot.

	Une identification primordiale	Des identifications secondaires
Félix-Marcel Castan	Les grands écrivains français	L'ouvrier agricole occitan, Perbosc.
Claude Sicre	La série noire américaine, le blues.	Les troubadours, les <i>embaladores</i> portugais, Félix Marcel Castan.
Tatou	Le reggae jamaïcain.	Jo corbeau, Claude Sicre, Félix-Marcel Castan.

Cette approche présente l'avantage de mieux mettre en exergue la dimension proprement affective des processus interpersonnels dont les mobilisations collectives autour d'une cause partagée dépendent. Pour autant, et contre toute forme de psychologisme, l'affiliation des individus à une entreprise collective contestataire ne peut en aucun cas être ici envisagée comme l'effet mécanique d'une inéluctable inclination (la « quête d'estime de soi ») qui — à l'image de la « poursuite de l'intérêt » telle que les approches utilitaristes la conçoivent — serait irrémédiablement inscrite dans la nature humaine. D'abord, parce que cette exigence d'estime de soi ne peut être dissociée des évolutions mises à jour par les analyses historiques du déploiement des valeurs sociales de l'individualisation (Élias 1991, Dumont 1983). Ensuite, parce que l'analyse proposée ci-dessus — et notamment l'écart générationnel qui sépare les « imaginistes » étudiés — nous a permis d'entrevoir tout ce que le façonnement des mobiles personnels doit aux circonstances sociologiques qui ont marqué les trajectoires biographiques de chacun. Enfin, l'engagement sous la bannière de la Ligne Imaginot — loin de se réduire aux tribulations d'un psychisme des profondeurs — s'efforce bel et bien de remodeler les configurations sociales au sein desquelles les promoteurs de la cause évoluent. A ce propos, il n'est sans doute pas nécessaire de se convertir à la cause des « imaginistes » pour reconnaître que le tropisme centraliste, en matière d'art comme dans bien d'autres domaines, constitue effectivement une des caractéristiques les plus prégnantes et les plus regrettables que la société française doit au mode de construction étatique qui l'a façonnée de longue date. Mais arrêtons-nous ici sans plus tarder avant que le métalangage scientifique ne soit soupçonné ici de subrepticement glisser vers les raisons invoquées par les adeptes de la Ligne Imaginot.